

JEAN DUVIGNAUD

**LES IDOLES
SACRIFIÉES**

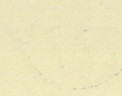
roman

nrf

GALLIMARD

Handwritten text in red ink, possibly a signature or name, located in the upper left quadrant of the page.

Handwritten text in red ink, possibly a signature or name, located in the upper left quadrant of the page.



**LES IDOLES
SACRIFIÉES**

DU MÊME AUTEUR

nrf

QUAND LE SOLEIL SE TAIT..., roman.

Pour paraître :

LES GÉNÉRATIONS ANONYMES, essai.

—

Chez un autre éditeur :

LE SOMMEIL DE JUILLET, nouvelles.

JEAN DUVIGNAUD

LES IDOLES SACRIFIÉES

roman

nrf

GALLIMARD

5^e édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage cinquante-huit exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries Lafuma-Navarre, dont cinquante-cinq numérotés de 1 à 55 et trois, hors commerce, marqués de A à C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1951.

Pour MARCEL ARLAND

Paris, vers 1911.

I

Véhémente, presque brutale, Martine s'accrocha au bras de Brentano :

— Embrasse-moi, Brentano chéri.

Un tumulte de voix les enveloppa quand il la serra entre ses bras; il ferma les yeux comme pour supprimer la face sanglante et crasseuse de Flament tombé sur le trottoir, la foule attentive aux allées et venues de la police. Martine montra un sourire crispé qu'il ne lui connaissait pas encore, depuis deux ans qu'ils vivaient ensemble, et menaient l'existence des autres membres de l'organisation révolutionnaire. Sans l'en rapprocher, la chaleur moite plongeait Brentano dans l'odeur de ces gens endimanchés.

— J'ai peur, dit Martine.

Brentano perçut un relent incertain, vaguement semblable à celui du gaz : était-ce l'odeur de la mort ? De la fenêtre du sixième

étage où tout à l'heure Flament s'était affaissé avant de tomber, un flic passa la tête :

— On les tient ! 'Cartez-vous !...

On se tassa sous les immeubles; une voiture de pompiers tinta; des renforts de police parurent dans une rue voisine.

— Les pompiers, expliquait un homme, c'est parce qu'ils ont parfois des bombes.

Toutes les fenêtres opposées au « laboratoire », où la police venait d'entrer, étaient ouvertes. Un homme en chemise braqua sa lorgnette sur cette chambre. Je ne devrais pas rester là, je n'aurais pas dû accompagner Martine, se répéta Brentano; c'est donc cela une arrestation dans les règles. Il faudrait prévenir Milan et les autres. Il sentit Martine peser dans ses bras, petit corps soudain fiévreux, au bord de la crise de nerfs. On l'a échappé belle, se dit encore Brentano. Il imagina qu'ils montaient l'escalier quand la police arrivait.

— On a été donnés, évidemment.

— Forcément.

A l'odeur de gaz se mêla celle de viande grillée, écœurante. Le métro aérien, derrière eux, envahit le silence.

— Pauvre Vaublanc, dit Martine.

Vaublanc organisait, dans le sixième étage, ce « laboratoire » d'où partaient des armes, des bombes; parfois aussi des journaux.

L'attente durcit le ventre de Brentano : il n'ignorait pas qu'il aurait dû s'enfuir, cavalier

dans la maison de Belleville et dans les autres « planques » du mouvement. Il sentit la fièvre monter dans Martine, vit les mèches blondes, presque rousses, tomber sur les yeux fermés. Un homme les bouscula. Martine répéta, mécaniquement :

— Regarde le pauvre Flament.

Brentano tenta de l'arracher au cadavre que gardait un agent. La chaleur envahissait chaque pli des vêtements.

— Regarde-le, c'est un mauvais présage pour nous, Brentano chéri, nous finirons comme ça.

— Non, dit Brentano.

— Si, je suis sûre, maintenant.

Comme pour étouffer ces paroles qui ne sortaient pas de ses lèvres contractées, mais de plus bas, de la gorge même, exagérément gonflée, il la serra contre lui, glissant la main sous son aisselle moite où les muscles se raidissaient. Mourir, n'est pas seulement se jeter, tomber d'un sixième, comme Flament, c'est aussi étouffer, d'une manière ou d'une autre, étouffer...

Vaublanc allait paraître entre les policiers et s'engouffrer dans la voiture cellulaire. Brentano voulait apercevoir Vaublanc, une fois encore.

Incapable de penser à autre chose qu'à la terreur de perquisitions et de révolutionnaires extradés, dans laquelle l'organisation s'enfer-

mait. Ce fut moins de la peur, qu'un ahurissement dégoûté, qui ramollit ses viscères. Il serra contre son corps, la poitrine de Martine. On avait l'impression que les pierres de la maison se détachaient les unes des autres, tant la chaleur teintait le ciment. Rien n'indiquait la mort dans Flament, vautre, jambes écartées, oreilles rougies.

— Les voilà, les salauds !

Martine se retourna pour dévisager l'homme qui avait crié.

— J'ai peur, Brentano chéri.

Vaublanc sortit le premier de la maison, entre deux gendarmes, mal rasé, son visage rongé d'un afflux de colère; une blessure déchirait la joue, le sang suintait sur le cou.

— Salaud !

Silence. Les voitures cornèrent au coin de la rue. Hors de l'obscurité du couloir, parurent deux autres visages : Kotarsky et Pilora. Ils montèrent derrière Vaublanc, dans la voiture de police. Dans le silence, on laissa tomber une clef, on respira la brume moite. Le tintement de la clef emplit les oreilles de Brentano, longtemps après que la voiture fût partie.

L'agent réussit à étaler sur le ventre le corps de Flament. On vit que sa nuque grisâtre bleuissait. Des mouches, déjà.

Avidement, Martine se détacha de Brentano, pour se pencher, montrant ses tempes

décolorées par l'émotion, comme si elle eût voulu adhérer à cet autre corps. Sauf autour du cadavre la foule se dispersa.

— Je pense qu'il faudrait fusiller tout de suite tous ces gars-là, moi... S'ils pouvaient tous se mâter le greluchon, comme çui-là.

L'homme était un ouvrier. Libre à ces idiots d'applaudir la police qui arrêtait des hommes comme Vaublanc — demain lui-même. Ecrasé de chaleur, Paris sembla lointain, paralysé par cette somnolente satisfaction que détestait Brentano. Tout autour, des milliers de têtes et d'yeux faisaient de lui un étranger, le rejetaient dans son univers de traqué. Sa lassitude l'enferma davantage dans l'appréhension obsédante d'être seul, dépourvu de toute communication avec les hommes. Devrait-il, lui, se constituer prisonnier ? Voilà, vous en avez oublié un ! Le responsable de l'organisation terroriste pour Paris, c'est moi ! Mais, déjà, son regard descendait sur Martine avalant ses larmes, qui ne quittait plus le cadavre des yeux. L'entraînant, il recula vers un arbre.

D'où sortit Maldus ? Bien qu'ils vissent depuis quelque temps son sourcil unique et noir, ses lèvres lourdes, ils ne comprirent pas tout de suite qu'il était là et leur parlait.

— File, Brentano ! File, il y a une rafle...

— Et toi ?

— J'ai des papiers.

Maldus était le seul homme de son âge — trente ans — que Brentano estimât totalement. Il s'excusait à peine d'estimer les autres aussi peu que lui-même s'estimait : suis-je fait pour aimer l'humanité, moi ? La révolution n'est pas l'Armée du Salut, puisqu'il s'agit de forcer ces idiots — c'était la ville, les autres — à se donner un destin malgré eux. Seul, de tous les gens de l'organisation, Maldus l'intéressait assez pour qu'il s'oublie à côté de lui. Dans le civil, Maldus composait de la musique. Il n'en avait plus guère le temps.

— Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire... commença-t-il, en souriant sous son immense sourcil.

Martine, étonnée, fixa Maldus, tourna les yeux vers Flament. Brentano, lui, s'éloignait du cadavre au fur et à mesure qu'il sentait venir le moment d'agir.

— Laissez-moi m'endormir...

On connaissait la fantaisie de Maldus. La mort aussi le trouvait prêt à se moquer de lui-même.

— Tu vas filer : Belleville, n'importe où...

— Ivry, dit Martine, sans cesser de regarder Flament. (C'étaient les deux maisons de l'organisation : une bâtisse sur le flanc des Buttes Chaumont, la « baraque » dans la campagne, devant la Seine.) N'importe où, pas le « Cosmos » !

Le « Cosmos », l'hôtel de Brentano et de Maldus, rue de Vaugirard.

— Surtout, tu ne parais plus avant qu'on ait éclairci cette affaire.

Brentano se tassa sur lui-même, découvrit une sorte de veulerie interne dont il ne se sentait même plus responsable.

— Je suis las, j'en ai marre de courir...

— Je te dis : disparais jusqu'à ce qu'on ait éclairci l'affaire.

Maldus montra son regard brillant, affectueux. Ses prunelles marron s'élargirent imperceptiblement.

— Qui de nous savait l'adresse du « labo » de Vaublanc ?

— Pas si fort, Martine, mon petit, dit Maldus.

Il se tourna vers Brentano.

— Tu auras de nouveaux papiers dans la semaine. Donne-moi les vieux... Trop compromettants !

Bien que la foule se dispersât, sauf autour du cadavre de Flament, toujours veillé par un agent, on aperçut au bord du boulevard un mouvement confus. A l'étage d'où était tombé Flament, un pompier s'assit, regardant la foule. Le soleil n'apparaissait toujours pas, dissimulé depuis des semaines derrière cette brume molle et torride qui séchait les mers.

— Embrasse-moi, Brentano chéri !

La voix mécanique de Martine glaça Brentano.

— Il n'y avait que toi, moi et eux...

— Et Séménov.

— Séménov, évidemment.

Séménov, le chef de l'organisation pour tout l'occident. Depuis trois ans, exilé de Russie.

— Séménov est à Vienne...

Depuis son départ — quinze jours — le corps pachyderme du chef leur manquait : aucun autre ne savait, comme lui, s'imposer et les diriger. Dans les mouvements révolutionnaires d'occident, ils avaient tous travaillé à construire le mythe de Séménov.

— Va-t'en, chéri, il va y avoir la rafle.

— Nous quatre ? Aucun autre ?

— Va-t'en.

— Aucun autre ?

— Non, dit Maldus, aucun autre.

— Martine, il faut que je sache qui a vendu Vaublanc et les autres. Le « labo » est foutu, maintenant.

— Terroriste, Martine, ça me serait égal, mais je suis révolutionnaire, pas terroriste.

Le visage blond de Martine se crispa.

— Il faut partir.

— J'en ai marre de me planquer.

La foule recula vers les trottoirs — une voiture de pompiers tinta — des odeurs de

grailion traînèrent au ras des maisons, Maldus se tourna vers le haut du boulevard :

— Y aura une rafle.

— Fous le camp.

Découragé, Brentano regarda Flament sur le pavé. De nouveau, cette sensation d'impuissance acceptée, la pesanteur du dégoût.

— La délation...

— Fous le camp, vieux !

Il embrassa Martine.

— Quand se reverra-t-on ?

— Tu ne peux pas rester ici...

Maldus prit la main de Martine; ils regardèrent Brentano s'éloigner par une rue latérale qui montait vers le Sacré-Cœur. Perpendiculaires à la foule, les voitures de police s'ébranlèrent.

— Flament, murmura Martine.

— Vous avez des papiers ? demanda un policier.

Les maisons suaient des couleurs grisâtres; derrière les arbres jaunis déjà par cet été impitoyable, d'autres voitures stationnaient. Une calèche traversa le boulevard, dans un chahut de toutes ses vitres secouées.

— Brentano l'a échappé belle.

Maldus, imperceptiblement, sourit. Il eut envie de dire quelque chose, n'importe quoi de surprenant; il jouait si souvent à n'être jamais totalement enfoncé dans ce qui lui arrivait, à ne jamais se ressembler d'une heure à l'autre.

Martine le dépassa, se rapprochant du cadavre. Maldus ferma la bouche. A quoi bon irriter l'angoisse de Martine ? Sans que rien changeât du corps de Flament, il sembla que les jambes s'étiraient, mais c'était seulement le mouvement d'une ombre qui s'approchait, une ombre vague et sourde. Les oreilles du cadavre viraient au noir, elles soulignaient les joues dont on ne voyait que le menton, bouche ouverte, comme s'il avalait la terre.

— L'organisation est perdue, dit Martine.

— Je ne pense pas, il reste Séménov...

Peu d'hommes avaient le prestige du gros Séménov, dans les cercles révolutionnaires. Ils ne pouvaient l'aimer complètement à cause de ce visage épais aux moustaches jaunes, cette allure de paysan vulgaire, tout en paradoxes, pourtant. Comme ils s'en voulaient de cette horreur secrète, ils ne l'en admiraient que davantage.

— Séménov, commença Martine, oui, Séménov...

Devant Flament, Maldus sentit que Martine cherchait autre chose qu'à regarder pour la dernière fois un copain. Il montrait à Martine une supériorité affectueuse et souriante.

— Viens !

— Non...

Elle se raidit à côté de lui, fermée à tout sauf à ce cadavre de copain. Il eut peur de ses yeux grandis par ce qu'elle imaginait.

JEAN DUVIGNAUD

LES IDOLES SACRIFIÉES

Au cours de l'année 1911, dans les milieux anarcho-terroristes de Paris, se produit une série d'arrestations mystérieuses. Il y a un traître; et ce traître ne peut être que Semenov, chef suprême de l'organisation. Du moins, c'est ce dont est persuadée Martine, la maîtresse de Brentano, responsable en second du mouvement.

Un vieux penseur anarchiste confirme, avant de mourir, les soupçons de Martine. Il a acquis la certitude de la culpabilité de Semenov et transmet à Brentano l'ordre de vengeance.

Vient ensuite une période de doute. Un tribunal juge Semenov. On décide de le tuer; mais Semenov ne parle pas. Semenov se tait obstinément. Une étrange veulerie s'empare de Brentano lorsqu'il s'agit d'exiger la vérité. On ne saura jamais si vraiment Semenov a trahi. A-t-on, dans ces conditions, le droit de l'exécuter?

Tel est le thème central des *Idoles sacrifiées*. Faut-il faire justice en connaissance de cause ou seulement sur une présomption? Quand personne ne peut savoir si un homme a trahi, doit-on le tuer sur son silence?

Les Idoles sacrifiées ne sont pas un roman historique. C'est le roman sans pitié de la délation et du secret.

ROMANS et NOUVELLES

(Publications Janvier-Juillet 1951)

MARCEL BISIAUX

Jeanne

MICHEL CASTE

Voulez-vous vous marier?

MARCELLE CASTELIER

Leur Solitude

LÉO-PAUL DESROSNIERS

L'Ampoule d'Or

LADISLAS DORMANDI

La Vie des Autres

La Péniche sans Nom

NICOLE DUTREIL

Tout finit au Port

JEAN GIONO

Les grands Chemins

PHILIPPE HÉDUY

Sainte-Catherine

PIERRE MAC ORLAN

La Clique du Café Brebis

suivi du Petit Manuel du
parfait Aventurier

FÉLICIEN MARCEAU

Capri, petite Ile

PIERRE MOINOT

Armes et Bagages

GUY MAZELINE

LE ROMAN DES JOBOURG, IV

Valfort

OUT-EL-KOULOUB

Le Coffret hindou

JACQUES FERRET

La Bête Mahousse

WILNA SALINAS

La Faiblesse d'aimer

HENRI THOMAS

Les Déserteurs

LOUISE DE VILMORIN

Julietta